

Se savoir précédés, voyager léger

Dans une conscience plus vive du contexte missionnaire dans le Québec actuel, notre colloque vise à encourager les approches, les pratiques et les projets en voie de transformation, alors que se manifestent simultanément un sentiment d'urgence et des résistances au changement. C'est souvent la peur qui alimente l'urgence de changer et les résistances au changement, mais la peur est bien mauvaise conseillère. C'est pourquoi nous souhaitons trouver en nous des motivations plus profondes d'aller de l'avant, de risquer davantage, en prenant le temps de discerner ce qui est à repenser. Le discernement est le fruit d'un mûrissement, il nécessite une écoute attentive des questions et des malaises que nous sommes tentés de balayer du revers de la main dans notre empressement à passer à l'action. Il implique de se rendre attentifs à nos angles morts et de s'interroger sur ce qui nous semble évident.

Dans cette conférence, je prendrai la parole non seulement comme théologienne, mais comme croyante, comme catéchète bénévole et comme maman. Je voudrais attirer votre attention sur ce qui m'apparaît antérieur et préalable à toute pratique : le positionnement et la posture adoptés par les personnes et les institutions d'où proviennent les approches, les pratiques et les projets en question.

Commençons par « positionnement » : il s'agit du « processus de construction qui permet de se positionner mais aussi d'être positionné dans un environnement défini. » Par exemple, quand je suis catéchète bénévole dans ma paroisse, je me positionne simplement comme une croyante maman de 2 enfants en formation. Mais quand je prends la parole comme théologienne et professeure à l'Institut de pastorale, je me trouve en position d'experte. Si je vais assister à une conférence dans ma paroisse, je suis alors en position de destinataire de cette activité. La position qu'on occupe conditionne inévitablement la perception qu'on se fait de

l'environnement et des personnes rencontrées. Il est facile de devenir malgré soi le prisonnier inconscient de son positionnement. La première partie de mon exposé plaidera pour la nécessité de sortir des limites de notre positionnement de formateurs et de formatrices. C'est à mon avis la première démarche à accomplir pour entrer dans une perspective missionnaire.

La posture, quant à elle, « définit la manière de s'acquitter de sa fonction (ou de tenir son poste). C'est nécessairement un choix personnel relevant de l'éthique». La posture relève donc d'un ensemble d'attitudes qui orientent la manière d'interagir avec les autres. Dans la position de catéchète, il m'est possible d'adopter une grande variété de postures à l'égard des destinataires de ma pratique. Je vais caricaturer quelques-unes des postures possibles : le puits de connaissance, la croyante exemplaire, la propagatrice insistante, l'avocate à la défense de l'Église, etc. La posture adoptée détermine la tonalité des interactions entre personnes. Son rôle est crucial. C'est pourquoi les parties suivantes de mon exposé s'y rapporteront. Le titre de ma conférence réfère à ma 2^e partie, sur la conscience de se savoir précédés par plus grand que nous et l'impact sur nous, catéchètes, de cette prise de conscience, ainsi qu'à ma 3^e partie, une invitation à voyager léger et à revenir à l'essentiel en catéchèse.

1) Se déprendre du piège de notre positionnement

Vous et moi regardons la formation à la vie chrétienne d'un point de vue de formateurs et formatrices, quelles que soient nos responsabilités concrètes sur le terrain. Notre première préoccupation est celle de transmettre à d'autres ce qui nous tient à cœur et qui nous structure comme croyants et croyantes : que vais-je leur dire et comment leur dire? Quels livres? Quels textes bibliques? Quelles méthodes? Comment faire passer le message que je veux porter?

Le petit catéchisme est loin derrière nous mais la relation didactique (entre le formateur et le contenu, dans le triangle pédagogique de Jean Houssaye) persiste à occuper la première place,

et parfois à prendre toute la place. Passer de la paroisse à l'école n'y a rien changé : nous demeurons littéralement englués dans la relation didactique. La relation pédagogique (entre le formateur et les apprenants) n'est pas ignorée, mais on en reste souvent au simple souci du bon climat et de la satisfaction globale des destinataires. On ne prend pas toute la mesure de la valeur formatrice de la relation pédagogique en elle-même. Enfin, la relation d'apprentissage (entre les apprenants et le contenu) demeure sous-développée et ce, même dans les démarches catéchuménales qui devraient lui réserver une place de choix. Pour lui donner l'importance qu'elle mérite, il est nécessaire de prendre en considération le point de vue des apprenants, et donc de se laisser bousculer dans notre positionnement.

J'ai observé que spontanément, nous prenons tous pour référence implicite ce que nous avons-nous-mêmes reçu et vécu. Nous demeurons tous imprégnés par nos années d'enfance et d'adolescence : c'est la période de formation de l'identité et de la sociabilité, dont nous partageons implicitement les références avec les personnes qui ont grandi à la même époque. Ceci nous rend la tâche plus difficile lorsque nous voulons prendre le tournant missionnaire et transformer nos pratiques de formation à la vie chrétienne. Nos références inconscientes et implicites nous ramènent en arrière et nous font concevoir la nouveauté à l'intérieur de contours déjà établis. C'est pourquoi, dans les cinquante dernières années, on a surtout réaménagé et adapté ce dont nous avons hérité d'un passé récent. La seule manière de se soustraire à cette force d'inertie, c'est d'abord de prendre conscience de son positionnement et ensuite de se sensibiliser au point de vue des personnes n'ayant pas le même positionnement, ni le même cadre de référence. Il peut s'agir de personnes différentes par l'âge, l'origine, la culture, le milieu, l'expérience de vie. C'est un exercice de mise à distance et d'empathie aussi intéressant que dérangeant.

Je vous donne un exemple. Je pense à Sara une pré-adolescente de ma paroisse de l'est de Montréal, qui a reçu la confirmation l'an dernier et qui a fait auparavant partie de mon groupe de catéchèse. Elle appartient au club des servants et lecteurs. Je la vois donc fréquemment à l'eucharistie, ainsi que sa mère. Toutefois, j'ai connu un monde marqué par l'omniprésence des symboles et des rites chrétiens qui n'est pas du tout celui de Sara. Sara ne regarde pas de films bibliques à la télé pendant la semaine sainte. Elle n'a jamais croisé notre curé en dehors de l'église. La religion est un sujet de conversation réservé à la paroisse et à la maison dans certaines circonstances. Sara ignore qu'il y a déjà eu des messes de Noël à minuit. Elle y va à 18 heures avec sa mère, bien avant qu'arrivent leurs invités qui, eux, n'y vont plus. Elle ne voit pas pourquoi il faudrait manger du poisson le vendredi saint et attendre au dimanche de Pâques pour manger son chocolat en forme de princesse Disney. L'Église et le monde de Sara sont grandement différents de ceux que j'ai connus. D'ailleurs, je m'interroge sur ce qui la motive à fréquenter la paroisse avec sa mère, mais je n'ai jamais osé le lui demander. Je reconnais en elle une croyante mais je n'ai aucune idée de l'impact que ça peut avoir dans sa vie.

Je me suis laissé bousculer par Sara, les autres jeunes et leurs parents. J'ai vécu les douze rencontres de cette année de catéchèse dans un inconfort auquel je n'ai pas voulu me soustraire. Je me sentais encombrée par le livre et la méthode que je devais suivre. J'avais trop souvent l'impression que nous évitions de parler de la raison d'être de ce que nous faisons ensemble. Dans le monde de Sara et ses amis, la pression sociale s'exerce en sens contraire de l'appartenance religieuse et il ne subsiste qu'une faible part de l'empreinte rituelle et symbolique du christianisme sur la vie quotidienne. Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour être généreux et altruiste, ni pour faire preuve de sens moral, ni pour avoir une vie heureuse. Alors qu'est-ce que croire? Pourquoi croire? Quelle différence cela peut-il faire dans la vie réelle au cœur d'une société sécularisée et hypermoderne comme celle du Québec?

2) Se savoir précédés

Se dégager du piège de notre positionnement est nécessaire pour entrer dans une véritable perspective missionnaire. Nos présupposés sont de plus en plus en décalage avec la réalité. Attention, cela ne signifie en rien qu'on part de zéro. Une conception trop linéaire du processus d'évangélisation et de la première annonce risque de nous jouer de mauvais tours. Il ne s'agit certainement pas de s'assurer qu'une personne a bien acquis tous les préalables voulus avant de passer de la première annonce à la catéchèse proprement dite, et ainsi de suite. Voilà qui relève d'une théologie de la révélation trop limitée et encore marquée par les notions du Concile Vatican I formulées en réaction au rationalisme du XIXe siècle : « Dieu (et analogiquement l'Église) se comporte vis-à-vis de la société humaine comme un grand instructeur qui l'informe de vérités qu'elle ne peut pas ou qu'elle ne peut que très partiellement découvrir par elle-même. » La foi est vue comme une soumission obéissante aux décrets de Dieu et à l'autorité de l'Église, donc comme un acte de la volonté portant sur des vérités intemporelles et relevant de l'argument d'autorité.

La formation à la vie chrétienne est vidée de sa spécificité quand elle demeure ainsi à la remorque du modèle de l'instruction. Mais alors, me demanderez-vous, quelle est sa spécificité? Elle ne peut être que d'ordre théologal, c'est-à-dire relevant d'une recherche et d'une reconnaissance de la présence active de Dieu dans le monde. Cette *reconnaissance* ne correspond pas à une *connaissance* et comporte une part d'*inconnaissance*. « Dieu n'est pas un objet, une chose à côté des autres choses ou un être à côté des autres êtres. » Pour cette raison fondamentale, la formation à la vie chrétienne se distingue profondément de tout autre type de formation. Le langage humain est poussé à ses limites lorsqu'il est question de Dieu qui est

mystère vivant. Il ne peut être réduit au statut d'objet de nos discours ou d'objectif de nos pratiques. On ne peut le montrer ni le démontrer.

On peut faire de notre tradition religieuse un objet d'apprentissage et de connaissance, mais jamais de ce qui en est le centre et l'enjeu ultime : que Dieu soit réel ou non pour chacun, chacune d'entre nous. Voilà sans doute le non-dit que je sentais planer constamment en fond de scène de mes rencontres avec le groupe de Sara et leurs parents. Si l'on considère cet élément comme relevant d'une première annonce dans une vision chronologique et linéaire du processus d'évangélisation, on le considère comme un acquis, donc comme un « objet de connaissance. » Dans *La joie de l'Évangile*, le pape François signale que cette annonce est première au sens qualitatif. Pour ma part, je préfère utiliser l'expression *annonce primordiale*.

L'annonce primordiale correspond bien à la conception de la révélation de la constitution *Dei Verbum* du Concile Vatican II, comme acte personnel de Dieu qui se laisse connaître dans une histoire, par des événements et par les paroles qui les interprètent. Cela influence la posture que l'on adopte en formation à la vie chrétienne. En fait, il s'agit d'un ancrage primordial, dans le même sens qu'on parle d'annonce primordiale. L'initiative vient de Dieu et non pas de nous. Quand je rencontre une personne en contexte missionnaire, Dieu m'a toujours déjà précédé, suivant les mots de Gaudium et Spes : « En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal. » Cela ne signifie que les personnes en soient nécessairement conscientes ou capables d'en parler, mais cela s'inscrit quelque part en filigrane de leurs aspirations profondes et de leur sensibilité au mystère dont souvent ils ne perçoivent pas eux-mêmes la profondeur et la portée. Dans la posture fondamentale de se savoir précédés, le premier mouvement n'est donc pas de

parler mais d'abord d'entrer en relation, d'observer et d'écouter afin d'en venir à reconnaître et nommer ce qui se joue du mystère pascal dans la vie des personnes que nous rencontrons. Cela n'apparaît pas forcément du premier coup d'œil. Ces ouvertures au mystère sont le plus souvent exprimées avec maladresse, avec peu de mots et surtout sans mots religieux. Mais ne s'agit-il pas au fond d'un signe que ces personnes sont en quête de Dieu? Plus encore, le désir, « voie d'accès au Mystère », ne serait-il pas la trace de Dieu qui se révèle d'une manière particulière dans la vie de chacun? N'est-il pas étonnant de découvrir que saint Basile exprimait une conviction semblable au IV^e siècle : « Ce n'est pas un enseignement extérieur qui nous apprend à aimer Dieu. Dans la nature même de l'être vivant — je veux dire de l'homme — se trouve inséré comme un germe qui contient en lui le principe de cette aptitude à aimer. »

Je reviens à l'exemple de Sara. Ai-je pu percevoir quelque chose de sa quête de Dieu et de la manière dont Dieu se laisse découvrir par elle? Lors d'une catéchèse portant sur le pardon, la consigne était de se remémorer une situation où chaque jeune avait pu blesser une personne qui leur faisait confiance. Après quoi, chacun devait déchirer un cœur de papier. Sara a refusé catégoriquement de le faire. Je lui ai demandé pourquoi. Elle a répondu que jamais, au grand jamais, elle ne voudrait briser le cœur de quelqu'un, ne fût-ce que symboliquement. Cette délicatesse de cœur manifestait l'importance des relations interpersonnelles dans la vie de Sara. Son premier mouvement était d'ordre altruiste et empathique. Dans le cœur de Sara, n'y a-t-il pas un germe de la manière même dont Dieu aime notre humanité? Ne serait-ce pas pour elle une voie privilégiée par laquelle Dieu se laisse pressentir et découvrir?

3) Voyager léger

Comme vous l'avez sûrement constaté, ce ne sont pas mes « réussites » en catéchèse que je vous relate, mais plutôt les rendez-vous manqués qui m'ont le plus donné à réfléchir. Même dans ces

moments, j'ai quand même pu entrevoir comment le Seigneur avait pris les devants auprès des personnes que je rencontrais. Seulement, empêtrée dans le cadre de temps et de lieu, le matériel et le contenu à passer, je me sentais en décalage, en périphérie de l'essentiel. Plus j'ancre ma posture comme formatrice dans la conviction d'être précédée, plus il m'est essentiel de voyager léger, avec l'annonce primordiale, c'est-à-dire le kérygme, au premier plan. Garder le kérygme au premier plan et voyager léger n'est possible que dans la mesure où je demeure toujours en « travail catéchétique » pour moi-même, sur le même chemin d'apprentissage et de découverte du mystère pascal que les personnes que je catéchise et que l'Église avec laquelle je fais corps. Il me semble que toute formation à la vie chrétienne vise d'abord à s'appropriier et se réapproprier le kérygme et ensuite le déployer. Sans l'appropriation du kérygme, il n'y aura rien à déployer.

Articuler la formation à la vie chrétienne au kérygme ne se résume pas à répéter sur tous les tons que Christ est mort et ressuscité. La continuité de la tradition vivante est assurée par un acte d'interprétation, comme l'explique Bruno Demers : « Dans cette perspective, interpréter veut dire mettre en relief le sens d'un événement passé en rapport avec la situation contemporaine. Notre tâche à nous consiste, en prenant appui sur les premiers signifiants du langage de la révélation, à utiliser les nouveaux signifiants qu'offrent la culture, le langage contemporain. »

C'est ce que je m'efforce de faire en catéchèse, dans les limites de mes moyens. Je vous partage quelques-uns de mes points de repère. Je trouve nécessaire de d'exprimer clairement ce qui distingue la foi chrétienne des autres fois religieuses ou visions du monde. Mais comment qualifier cette différence chrétienne? Qu'est-ce que ça change, d'être chrétien? Qu'est-ce que ça apporte, de croire? En quoi est-ce différent d'être athée, musulman ou bouddhiste? Je laisse

les destinataires de mes catéchèses se confronter eux-mêmes à ces questions. Je leur explique aussi certains traits fondamentaux de l'être chrétienne, de manière simple et synthétique.

Ainsi, je pense que la foi chrétienne demeure incompréhensible pour une personne qui n'est pas consciente que les humains ont besoin d'être sauvés et aidés par plus grand qu'eux-mêmes. Sinon, ça se réduit à être gentil et faire preuve de bonne volonté, et pas besoin d'être chrétien pour ça. Je cherche donc à mettre en évidence à quel point il est difficile d'aimer véritablement les autres et de se tenir debout devant les situations injustes ou violentes. S'il était facile de compter sur nos propres forces pour y arriver, le monde ne serait pas tel que nous le voyons. Tous les humains, même les plus vertueux, font parfois le mal qu'ils auraient voulu éviter, et n'arrivent pas forcément à faire le bien qu'ils auraient voulu faire (cf. Romains 7, 19). Comme humains, nos aspirations se heurtent au fait que nous soyons fragiles, limités, imparfaits.

Le premier trait fondamental pour moi est donc la prise de conscience de cette discordance entre nos intentions généreuses et ce dont nous sommes réellement capables. Ceci me conduit au deuxième trait fondamental de la foi chrétienne : nous croyons que nous ne sommes pas abandonnés à nous-mêmes, simples fruits du hasard dans un univers indifférent à notre sort. Notre existence se reçoit de cette source mystérieusement présente que nous appelons Dieu. Nous ne pouvons pas parler de lui comme nous parlons de ce qui s'offre à nos sens. Dans une société comme la nôtre, la question de l'existence de Dieu est donc essentielle et première et ne peut jamais être considérée comme un acquis. Mais en quel Dieu croyons-nous? Y a-t-il une manière proprement chrétienne de croire en Dieu?

Voilà qui ouvre la porte à mon troisième trait fondamental. Nous croyons que Dieu est amour, c'est-à-dire qu'il est relation en lui-même et avec nous. Nous croyons en Dieu comme Père, Fils et Esprit, quoi que ces mots demeurent bien pauvres pour en parler. Nous nous relions à Jésus

de Nazareth. Victime d'une mort violente et injuste, ses paroles et ses attitudes ont manifesté un amour inimaginable. Ses disciples ont témoigné de sa résurrection en révélant les effets inattendus de sa présence continuée dans leur vie par le don de son Esprit. Croire en Jésus le Christ, ce n'est pas seulement se rappeler d'un homme extraordinaire mais se référer à une présence actuelle et agissante, même si nos yeux ne le voient pas. Mais comment cela change-t-il quelque chose pour nous? Si Dieu est agissant, comment le fait-il? Manifestement, il n'empêche pas la guerre, la misère, la souffrance, la mort. Alors comment?

Ceci m'amène à mon quatrième et dernier trait fondamental : l'Esprit du Christ mort et ressuscité, l'Esprit du Père source de la vie, vient travailler en nous de sa touche discrète comme une brise, pour ouvrir et agrandir notre cœur. Son amour est plus grand que notre cœur, il voit au-delà des apparences et nous offre inlassablement sa vie, son amour patient et miséricordieux capable de nous transformer de l'intérieur. Par le don de sa vie, il accomplit comme une transfusion d'amour dans les cœurs humains, qui les rend capables d'aimer au-delà de leurs propres forces, et de semer de la joie, de la paix et de la bonté là où on aurait cru cela impossible.

Être croyant, c'est d'abord reconnaître cette présence mystérieuse et ce don de vie dans sa propre existence, et en être témoin dans celle des autres. Je me réfère beaucoup aux dons et aux fruits de l'Esprit pour en reconnaître la trace. Là encore, il s'agit de voir comment ces dons peuvent s'exprimer avec des signifiants contemporains. Ce sont des dispositions intérieures se manifestant de manière incarnée, dans le courant de la vie quotidienne.

Par exemple, quand Sara refuse de déchirer le cœur de papier, je vois en elle un signe du don dit de piété ou d'affection filiale. Sara est disposée à aimer les autres d'un cœur généreux et sensible, et cette disposition dépasse en elle la commune mesure. J'y vois une trace de l'amour

de Dieu déposé mystérieusement au plus profond de son cœur. Dans le groupe de Sara, il y avait aussi Matthieu, féru d'astronomie, fasciné par la taille de l'univers et le concept de l'infini. Matthieu était sensible au fait que la vie nous est donnée comme un cadeau. J'ai vu dans son attitude les signes du don de science. Un autre exemple me vient d'une catéchumène de 18 ans que j'ai accompagnée. Elle avait subi beaucoup d'humiliation à l'école secondaire mais un jour, elle s'était levée debout pour défendre sa dignité. Dans l'élan intérieur qui lui a permis de résister à la violence exercée contre elle, j'avoue avoir reconnu le don de force.

Ici, vous commencez sans doute à percevoir comment ce quatrième trait rejoint le premier. L'action de l'Esprit nous amène petit à petit au-delà de nos limites. Il peut transformer nos imperfections en chemins de communion avec lui et avec les autres. En réalité, il le fait déjà incognito dans la vie des destinataires de mes catéchèses, comme je reconnais qu'il le fait dans la mienne et dans celle d'autres personnes que je connais. Je cite le bibliste Louis Panier : « Les Apôtres ne sont pas d'abord les diffuseurs d'un message (d'un discours) sur la résurrection de Jésus, qu'il faudrait enseigner au monde. La mission n'articule pas le groupe ecclésial de ceux qui savent au monde de ceux qui ne savent pas, la bonne nouvelle n'est pas une information à connaître. Les Apôtres ne sont pas « témoins de la résurrection », au sens où il leur faudrait raconter ce qu'ils ont vu (ils ne racontent d'ailleurs pas leurs souvenirs). Mais ils sont témoins des effets de la parole parmi les hommes, effets qui peuvent être signifiés et nommés par la résurrection de Jésus. Ils font œuvre d'interprétation plus qu'ils ne disposent d'un savoir à diffuser auprès des ignorants. »

Ainsi peut-être que mon quatrième point devrait être considéré comme le premier, en réalité. Je me sens interpellés à d'abord faire œuvre de témoin, au sens où l'entend Panier, auprès des personnes que je forme. Considérer la formation à la vie chrétienne sous cet angle constitue

une invitation audacieuse à se centrer sur l'annonce primordiale, dans la confiance en cette Parole vivante et agissante sous le souffle de l'Esprit, et à garder pour plus tard une foule d'éléments de contenu dont nous avons tendance à surcharger nos catéchèses. Ces autres éléments prendront sens ultérieurement, dans la mesure où ils pourront être reliés et articulés au kérygme et quand les personnes en formation auront l'appétit de partir à leur découverte. C'est à ce prix qu'ils seront plus qu'une information à retenir ou des connaissances à emmagasiner.

Conclusion

Le tournant missionnaire, on le voit bien, nous appelle tous et toutes à nous laisser travailler de l'intérieur, à regarder autrement, à écouter davantage, à entrer en relation, à laisser l'Esprit du ressuscité nous faire entrer dans sa danse. À coup sûr, cela dessine un autre visage d'Église. Dans les Actes des Apôtres, la communauté de Jérusalem ne demeure pas centrée sur elle-même, elle éclate à tous les vents. Entre juifs et grecs, l'Église naissante a plus d'un centre, plus d'un visage, plus d'une langue. La parole annoncée est accueillie par certains et refusée par d'autres, elle ne fait pas consensus mais sa fécondité est étonnante: « L'action de la parole, au dehors et au-dedans, se répercute sur la communauté, l'articule à son extérieur et barre toute unification close. [Éventuellement] c'est d'ailleurs que l'Église (d'Antioche comme de Jérusalem) reçoit les marques de la parole dont elle doit témoigner. Le monde, à son tour, évangélise l'Église. » Le tournant missionnaire ne correspond pas seulement à une révision en profondeur de nos habitudes et de nos certitudes en formation à la vie chrétienne. Suivant le modèle des Actes des Apôtres, il s'agit de consentir à une dépossession, un dépouillement, un retour à l'essentiel, dans la dynamique du mystère pascal, et de voir cela non comme la fin annoncée du christianisme mais comme une nouvelle chance pour l'Évangile au cœur de notre monde.